

XYZ. La revue de la nouvelle

Le faux départ

Linda Roy

Partir

Numéro 83, automne 2005

URI : id.erudit.org/iderudit/3291ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer
Publications Gaëtan Lévesque

ISSN 0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, L. (2005). Le faux départ. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (83), 56–58.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Le faux départ

Linda Roy

Qu'avons-nous tous à vouloir vivre
autre chose que notre mort,
chaque vie cette agonie qu'émaillent
quelques instants de ferveur
et d'oubli dans l'instant ?

Yves Navarre, *Une vie de chat*

Non, là tu charries. Il n'y a pas que mon nom d'écrit sur cette culpabilité d'être en vie. J'estime que le soleil et le vent du large y sont aussi pour beaucoup. Et tant qu'à y être, je pourrais incriminer le talus recouvert d'aiguilles de pin et de cocottes où je suis assise — sans compter quelques feuillus et conifères autour et je ne sais combien de canards oisifs méditant pas trop loin du bord, sur ton flanc qui ondule à peine.

Ça ne te fait pas un pli de m'entendre te dire que je ne suis pas seule dans cette galère. Là, tout de suite, je sais bien que je pourrais sans crier gare te faire le coup du cri primal que tu resterais parfaitement égal à toi-même à cette heure du jour : somnolent dans tes eaux étales.

Mais ça ne me fait plus rien maintenant, et puis, comme je ne me prends pas pour Dieu, je ne prétendrai pas pouvoir te recréer à volonté. Alors tu fais comme tu veux, hein ? De toute façon, tu auras sûrement compris que le rôle que je te réserve, dans la petite tragédie que je nous ai concoctée, ne peut absolument pas se jouer dans tes eaux dormantes.

Non, vois-tu, c'est triste à dire (et peut-être plus à entendre), mais je réclame infiniment plus de violence pour cette représentation — violence dont je te sais sublimement capable à tes heures. Ô comme il m'est doux soudain d'attendre ce moment aussi inéluctable que tout le reste !

Tiens, l'envie me prend de piquer quelques brasses inoffensives — un désir de purification ultime, je suppose. Attends-moi, j'arrive.

Non, là tu charries. Je ne suis pas coupable d'être soûle. D'abord c'est vrai, le rhum pur fesse un peu fort en plein cœur de cet après-midi d'août, mais j'estime que le soleil et le vent du large y sont aussi pour beaucoup.

Et maintenant ton étreinte comme une morsure ; tu me saisis. Si froide est ta caresse au début que tout mon corps ne me semble plus qu'une crampe des pieds jusqu'à la tête. Je ne sais plus au juste si je brûle ou si je gèle : un incendie de glace ou, si tu préfères, un glacier incandescent — c'est l'effet que je me fais en ce moment.

Quoi ? Que me chantes-tu là ? Mon désespoir, ne comprends-tu pas qu'il me colle à la peau de l'âme depuis si longtemps qu'il s'y est fossilisé ! Non, tu aurais beau me lécher sous toutes les coutures et m'enfoncer ensuite tes lames de fond jusqu'à la moelle : en vain, peine perdue — la peine s'est perdue dans mon âme (cette grotte plus sombre que tous tes abysses) et elle n'en sortira plus jamais.

Et ma fille, dis-tu ? Ô quelle vague de cruauté ! Tourner ainsi ton fer écumant dans ma plaie vive. La détresse qui me submerge ne t'inspire pas même un cristal de pitié ! Ne vois-tu pas que la seule mention de l'existence de cet ange n'est pas loin de précipiter ma noyade ? Sache que ma petite perle adorée grandira infiniment plus harmonieuse dans la distance imposée par mon souvenir que dans la proximité de mon aura malade.

Mais qu'est-ce qui te prend ? Tu ne frémis plus comme tantôt (je sens que tu t'emballes ou je me trompe ?) Ce n'est pas déjà l'heure à ce que je sache. Encore un peu de patience, oui, je sais, tu es une véritable force de la nature, mais essaie de te retenir un peu : égrenons d'abord le chapelet du désir, ensuite tu engloutiras notre orgasme fatal.

Pourquoi tu te gonfles à ce point, là, maintenant ? Ma parole, tu viens d'escamoter la moitié du jusant ! Par mes brasses inoffensives, je le précise, je ne cherchais qu'à te mettre en appétit. Mais voici que trop tôt tu rugis tel un ogre.

Arrête ! Tu vas bousiller ma tragédie. Il reste encore plein de temps pour ces va-et-vient langoureux. Mets la pédale douce immédiatement, sinon...

Mais qui est-ce qui m'a foutu un éjaculateur précoce pareil ?

Non, là, t'as charrié. J'avais d'autres rôles à distribuer, figure-toi. Celui du rocher était capital pour le dénouement — c'est ça, la chute comme tu dis : très approprié comme terme. Tu veux vraiment savoir comment ça devait finir ? Bon, je devais attendre que tu sois au paroxysme de ta fureur fracassante, prendre un respir comme je n'en avais jamais pris depuis ma naissance et, du haut du rocher, me jeter dans tes bras pour te laisser accomplir le dessein que j'avais choisi pour ma fin. Simple, comme tu peux voir — oui, moi, j'aime les fins pas trop compliquées.

Quant à toi, je dois dire que le coup des algues visqueuses et repoussantes comme d'affreuses pieuvres s'enroulant autour de mon cou pour m'étrangler, eh bien, c'était loin d'être simple — la preuve : t'as vu comme je me suis débattue...

Non, vraiment, là, t'as trop charrié. Oh ! et puis tout ça m'a épuisée ! Je ne suis qu'une suicidée indécise. Je rentre au chalet ; il doit bien me rester une autre bouteille de rhum.